

QUATRIÈME PARTIE.

CHUTE, RENAISSANCES, RUINE DÉFINITIVE DE LA CHEVALERIE.

(XV^e ET XVI^e SIÈCLES.)

CHAPITRE XXV.

I. Désuétude de la chevalerie au xv^e siècle. — II. Jeanne d'Arc, Charles VII, Louis XI. — III. Renaissance avortée en Bourgogne et en Provence. — IV. La chronique du petit Jehan de Saintré.

I.

Pour montrer où en était la chevalerie au xv^e siècle, un mot suffit : sous Charles VII on n'exigeait plus le serment des nouveaux chevaliers. Qu'était-ce que la chevalerie sans le serment? Je n'ai pas besoin de dire que les formes solennelles de la collation de la chevalerie étaient négligées, même oubliées. Quand un amateur comme Charles VI eut la fantaisie de les ressusciter, tout le monde ouvrit de grands yeux et fut tenté de rire de ces cérè-

monies du bon vieux temps, devenues grotesques par la désuétude.

II.

L'intervention du peuple dans la guerre, l'esprit politique des souverains, l'usage prédominant des armes à feu, furent des nouveautés incompatibles avec la chevalerie. Il ne faut point s'abuser comme on l'a fait quelquefois sur Jeanne d'Arc. C'est une fille inspirée, sortie du peuple, qui n'a rien de commun avec la chevalerie. Elle put être convoitée par quelques-uns des vaillants mais grossiers aventuriers qu'elle entraîna à sa suite ; mais elle ne fut la *dame* d'aucun d'entre eux. C'est un mouvement d'opinion publique qui fit son ascendant, et non l'empire de l'amour chevaleresque. Autour d'elle, Lahire, Xaintrailles, même Dunois, n'étaient que de braves chefs de bandes. « Je m'accuse, disait Lahire pour toute confession, d'avoir fait ce que gens de guerre ont coutume de faire. » C'était s'accuser beaucoup en peu de mots, et se déclarer très-peu chevalier. Si l'amour chevaleresque eut encore quelque puissance, ce fut en la personne de la douce et belle Agnès. Indignée de l'indolence du roi son amant : « Adieu, lui dit-elle, je vais trouver le roi d'Angleterre. » On prétend que ce mot changea le roi : il commença à défendre son royaume pour ne point perdre sa maîtresse.

L'esprit politique des souverains, ayant quitté pour un temps le trône de France avec Charles V, se retrouva sur celui d'Angleterre avec les Lancastre, race froide et dure, qui remplace celle d'Édouard III, fils brillant d'une reine française. Ce sont eux qui firent cesser cette élégante courtoisie que les deux nations rivales avaient portée jusque-là dans leur cruelle guerre. Et la guerre parut en être devenue plus cruelle encore. Henri V, après sa victoire d'Azincourt, n'eut pour ses prisonniers que de dures paroles, et des semonces de mauvais goût au sujet de la corruption des mœurs françaises. Il se donnait comme un réformateur envoyé de Dieu. C'était de la politique. Mais ses prisonniers les plus brillants ne purent supporter cette captivité, moins douce que celle du roi Jean. Le célèbre maréchal de Boucicaut y mourut de chagrin, et Charles d'Orléans, le gracieux poète, n'en revint que vingt-cinq ans après, vieilli et languissant.

Quand Charles VII régna, je veux dire pendant la seconde moitié de son règne, ce fut, non pas en chevalier, mais en politique. Il jeta les fondements de l'organisation militaire moderne : armée permanente, taille perpétuelle pour son entretien, infanterie nationale et populaire, excellente artillerie pour le temps. Dès ce moment la *chevalerie* française devint la *gendarmerie* française. C'était toujours la noblesse à cheval, mais enrégimentée

régulièrement et à demeure. Le roi ne dit plus : *mes chevaliers*, il dit : *mes gens d'armes*.

Vint ensuite Louis XI, qui régna de la manière que chacun sait. Il s'habillait mal, prenait un grand soin de son artillerie, cherchait toujours l'utilité et jamais l'honneur, et fit un traité avec les hallebardes suisses, qui ne redoutaient guère les lances de la cavalerie, chevaliers ou gendarmes, ainsi qu'ils le prouvèrent en bien des rencontres, et principalement à Marignan, où notre brillante armée de 40 000 hommes eût été battue à plate couture par une armée bien moins nombreuse, sans le secours de l'artillerie.

C'était aussi l'artillerie qui nous avait donné cette victoire de Castillon par laquelle les Anglais furent chassés de France. Les armes à feu commençaient à prendre dans la guerre cette grande place qu'elles tiennent aujourd'hui. Avec un fusil, un nain peut tuer un géant : voilà le bien. Avec un fusil, un lâche peut tuer un brave : voilà le mal. Devant les boulets et les balles, la valeur chevaleresque n'avait plus rien à faire. Ce fut le désespoir de beaucoup de vaillants hommes. « O scélérate et brutale invention ! s'écriait un peu plus tard l'Arioste, comment as-tu pu trouver place dans le cœur humain ? Par toi la gloire militaire est détruite ; par toi le métier des armes est sans honneur ; par toi le lâche paraît souvent supérieur au brave. » Un instant le

gracieux poëte emprunte la plume de fer du Dante pour châtier l'inventeur du fléau. Il croit que Dieu, pour en faire une vengeance éternelle, a enfermé dans les dernières profondeurs du noir abîme son âme maudite, auprès du maudit Judas.

III.

La cour de France avait cessé d'être chevaleresque. Deux des grandes cours féodales prétendirent hériter de la chevalerie, de l'éclat de ses fêtes, et éclipser peut-être la cour du roi devenue austère et économe. Celle de Bourgogne du moins eut ce dessein; mais le bon roi René n'en eut point d'autre que de s'amuser. Chez le duc Philippe comme en Provence, on savait bien que la chevalerie n'existait plus; on la cherchait dans les romans, dont la lecture était reprise avec fureur, et l'on avait la conscience de tenter une résurrection: c'est donc une première renaissance de la chevalerie qui eut lieu au milieu du xv^e siècle, au delà de la Saône et du Rhône. Mais quelle renaissance! Chez Philippe, de vaines parodies des anciennes assemblées où un grand seigneur donnait à toute sa cour le signal de la croisade, un ridicule étalage d'allégories quintessenciées, mais grossières, qui tiennent à la fois du *Roman de la Rose* et des *Mystères* des tréteaux; chez René, des bergers,

des bergères et des moutons, des tournois arrangés à l'églogue.

Constantinople était prise. La chrétienté frémissait. La cour de Bourgogne, entre toutes, fit grand bruit de croisade. Dans un grand banquet que donna le duc Philippe, on vit apparaître sur la table (quelle table!) un géant sarrasin; ce géant sarrasin conduisait un éléphant; cet éléphant portait un château, qui était le château de la Foi; ce château renfermait une belle dame éplorée et vêtue de longs habits de deuil, qui était Mme la sainte Église. Arrivée au milieu de la salle, la pauvre femme récita un triolet pour ordonner au géant de s'arrêter. Le géant ne s'arrêta pas. Il conduisit l'éléphant jusqu'au duc; alors la pauvre dame récita bien piteusement à ce bon prince une complainte en vers bien longue et bien triste au sujet des maux qu'elle endurait sous la tyrannie des infidèles. Pour profiter de cet éloquent plaidoyer, prononcé par un si bel avocat du haut d'un éléphant, Toison-d'Or s'avança, Toison-d'Or, le héraut d'armes de la cour de Bourgogne. Deux nobles demoiselles l'accompagnent. Il porte sur le poing un faisán vivant, orné d'un collier d'or enrichi de perles et de pierreries, et le présente au duc au nom des dames qui implorent son assistance : « Je voue, s'écrie alors Philippe, je voue à Dieu, mon créateur, tout premièrement, et à la très-glorieuse Vierge

sa mère, et après aux dames et au faisan.... » Et il voue, avec une emphase interminable, d'aller en Orient combattre le Grand Turc corps à corps, si le roi de France y veut aller aussi ou commettre quelqu'un de son sang à sa place, ou, à leur défaut, si quelque prince chrétien veut entreprendre avec lui ce saint voyage. Tous les seigneurs, chevaliers et écuyers firent vœu à leur tour. Mais en vain le duc Philippe se tourna vers l'empereur, vers le roi de France : l'un et l'autre s'excusèrent sur les nécessités intérieures de leurs États. Charles VII l'engagea même à considérer l'intérêt de la Bourgogne avant de s'en éloigner. Cela rappelle le hardi et sensé langage que le vieux Aubert, duc de Hollande, tint, d'après Froissart, à son neveu, Guillaume de Hainaut, qui voulait partir pour l'expédition de Nicopolis : « Tu veux aller en Hongrie et en Turquie chercher des combats, attaquer des peuples qui ne nous ont jamais fait de mal ; tu n'as d'autre raison d'y aller que la vaine gloire du monde. Crois-moi, laisse Jean de Bourgogne et nos cousins de France faire leur entreprise, et fais la tienne à part toi ; va en Frise, reprends notre héritage dont les Frisons nous dépouillent : à cette besogne là, je t'aiderai. »

Voilà cet esprit positif qui devenait celui de la politique européenne. En définitive, les grands vœux de la cour de Bourgogne n'eurent aucun résultat.

Perdre Constantinople, pour les chrétiens, c'était perdre une seconde fois et à tout jamais la Terre sainte. Un moine leur offrit en consolation ce raisonnement : « Dieu ne veut pas que les chrétiens occupent la Terre sainte ; car, étant hommes, et, comme tels, nécessairement pécheurs, ils y commettraient des péchés dont Dieu serait offensé. Les Musulmans sont des chiens ; ils ne peuvent donc commettre de péchés, et voilà pourquoi Dieu les laisse en Terre sainte. » Le moine confirmait ce raisonnement par une comparaison qui sent un peu trop son moyen âge pour être rapportée.

Un tournoi fut célébré à Tarascon sous le roi René. Philippe de Lenoncourt et Philibert de Laigne avaient défié tous les chevaliers à vingt lieues à la ronde. Une noble dame déguisée en bergère fut l'arbitre. Elle parut sur une haquenée couverte d'une housse de drap d'or et cramoisi, que deux jouvenceaux à pied menaient par la bride. Les deux joueurs venaient ensuite en costume de bergers. La pastourelle descendit en un lieu de la lice préparé pour elle, orné d'arbres, de fleurs, de fraîche verdure et de moutons.

Une gente pastourelle sera
Sous un arbre gardant ses brebiettes.

Elle portait

Sa houlette environ d'une toise,

Dont la ferrure était de fin argent.
Son barillet d'argent avait aussi
A son côté, pour mouiller sa bouchette...

Le tournoi dura trois jours : on vit entre autres se présenter Tanneguy Duchâtel, portant en croupe la dame de Pontevez de Cabanes. Il soutint trois joutes, et fut enfin obligé de se retirer avec sa dame. Les joutes finies, les chevaliers et les juges allèrent trouver la bergère ; la bergère les conduisit aux pieds du roi, s'y agenouilla et demanda la permission de décerner le prix : ce qui lui fut accordé. Ce prix était un baiser et un bouquet.

Un beau bouquet de fleurs gent et bien fait,
Passé par une verge d'or...

Voilà de la chevalerie à croquer, et l'on ne peut s'empêcher de fredonner sur un air quelconque ces vers de Chastellain :

J'ai un roi de Sicile
Vu devenir berger, etc.

Un jeu, un amusement, une mode, un archaïsme brillant, voilà ce qu'était désormais la chevalerie. Dès lors elle n'avait plus droit au respect et ne l'obtenait plus.

IV.

C'est vers ce temps que fut écrite la *Chronique du petit Jehan de Saintré*, moitié roman, moitié

fabliau. La chevalerie n'y est pas respectée. Elle y est vengée à la fin, mais humiliée d'abord. De sorte qu'on se demande si c'est un ami, si c'est un ennemi de la chevalerie qui l'a écrite. En tout cas, c'est un ennemi des femmes. M. Deschanel l'a oublié dans son joli recueil : *Le mal qu'on a dit des femmes*. Bien plus que la chevalerie, la femme est avilie dans ce roman ; elle y est déshonorée. On a trouvé cruel Homère, qui nous peint un jeune homme plein de santé, de grâce et de mouvement, pour nous le montrer l'instant d'après sanglant et inanimé. Le fabliau est plus cruel encore. Quoi ! cette femme charmante, que nous adorions avec Saintré, est celle que je vois si sensuelle, si déhontée, si grossière et si infâme envers celui qu'elle a trahi ! Ce n'est plus qu'une grande dame de cour libertine et insolente, digne de figurer chez le Régent.

Il ne faut point douter que l'auteur n'ait eu l'intention de signaler la décadence des femmes de son temps, désormais indignes de l'amour chevaleresque et déchues de leur dignité. Dans la dernière scène, quand Saintré a vaincu, les armes à la main, le moine insolent, son heureux rival, et qu'il voit sa perfide dame évanouie, il s'approche d'elle et lui enlève sa ceinture bleue, symbole de constance. En elle, il dégrade tout le sexe.

Un peu plus tard, dans ce même siècle, un roi

fleurdelisé, un héritier de Louis IX, de Jean et de Charles VI, écrit les *Cent Nouvelles nouvelles*. Et les *Cent Nouvelles nouvelles* et la *Chronique du petit Jehan de Saintré* vont faire l'éducation des générations naissantes.

Le règne de la femme est fini, c'est-à-dire la chevalerie.

CHAPITRE XXVI.

Seconde et sérieuse renaissance de la chevalerie. — Bayard.

Cependant les choses qui ont longtemps vécu, qui se sont enracinées dans les mœurs et qui se recommandent par de beaux côtés, ne disparaissent pas aisément; on les voit reparaître plusieurs fois avant qu'elles soient englouties tout à fait dans le perpétuel naufrage des institutions et des formes sociales. Après cette stérile renaissance de la chevalerie que l'on a vue aux cours de Bourgogne et de Provence, il y en eut une plus sérieuse à la cour de France. Le petit roi Charles VIII arrivait, après Louis XI, à peu près comme Charles VI après Charles V. C'était un pauvre enfant, fort étranger, si ce n'est par sa triste enfance, aux dures réalités de ce temps. Il rêvait de grandes choses dont sa faible tête ne soupçonnait pas les difficultés : Naples, Constantinople, Jérusalem, la conquête du monde. Tous ceux qui croyaient encore à la chevalerie, qui rêvaient aussi aventures lointaines, vaillantes prouesses, exploits généreux,

sortirent de la disgrâce où les tenait depuis longtemps la politique froide, positive et perfide. La chevalerie était raillée et vilipendée dans le public bourgeois et dans les livres irrespectueux du siècle. Mais quelques hommes lui conservaient un culte d'autant plus pur et plus fidèle qu'elle était plus grossièrement bafouée. Il y a des âmes généreuses qui s'attachent volontiers à ce qui périt, et il y en a aussi qui s'éprennent assez vivement de la beauté morale, quand ils la rencontrent, pour en devenir à leur tour des exemples et des types.

Il se rencontra de ces âmes sous Charles VIII, ou plutôt il y en avait toujours eu; mais seulement alors elles purent se produire. Comme tout va, dans le monde moral, par des oscillations contraires ou par une série indéfinie de réactions mutuelles, plus les mœurs du règne de Louis XI avaient fait contraste avec les mœurs chevaleresques, plus celles-ci reparurent ensuite avec éclat. Depuis cent ans, il n'y avait plus de preux. Il en parut tout à coup une brillante génération. Elle ne se contenta pas de parader dans des fêtes et des tournois puérils. L'entreprise de Charles VIII sur l'Italie lui ouvrit une carrière sérieuse. Si ces preux étaient bien les fidèles images de ceux d'autrefois, on le verra tout à l'heure.

Ce n'était pas à la Gascogne, le pays des aventuriers hardis et heureux, qu'il appartenait de faire

renaitre les hautes qualités morales de la chevalerie. Elle avait fourni à la royauté, soumise à l'influence armagnaque, d'habiles sauveurs; elle allait envoyer sur nos champs de bataille d'excellents fantassins. Mais c'est à d'autres provinces qu'était réservé le dernier éclat de la gloire chevaleresque.

Il en est une qui se cache aux confins de l'honnête Savoie, que les longues agitations de la guerre de Cent ans n'avaient pas atteinte. Les luttes interminables dont l'Italie a été l'objet depuis le xvi^e siècle ont fait connaître les Alpes et oublier les Pyrénées. Au xiv^e, les Pyrénées étaient plus fréquentées que les Alpes : c'était le repaire des aventuriers; il n'est point de gorge de ces montagnes où les armes du prince Noir n'aient pénétré. A l'ombre et au pied des Alpes, au contraire, la tranquille province du Dauphiné était demeurée fidèle à la cause française et aux traditions antiques. Depuis, elle est toujours restée héroïque. Il y avait dans ce pays une famille qu'on appelait *l'écarlate des gentilshommes*. Tous les chefs de cette famille, de mémoire d'homme, étaient morts, ou à peu près, sur les champs de bataille, au service de la France : l'un à Poitiers, aux pieds du roi Jean; l'autre à Azincourt; un troisième à Montlhéry. Le dernier enfin avait été si maltraité à Guinegate, qu'il ne lui resta plus que d'achever sa vie, perclus et mutilé, dans son château de Bayard.

C'est lui qui fut le père du fameux chevalier sans peur et sans reproche. Bayard naquit donc dans une de ces familles vénérables où tout le monde a toujours fait son devoir, où tous les aïeux sont illustres, non par d'éclatantes dignités, mais par de grands services désintéressés, où règnent des traditions de loyauté et de vertu. L'enfant, dont le naturel était bon, acquit sous cette influence une sagesse et une maturité précoces. Quand il déclare à son père sa vocation belliqueuse, il parle comme un homme de cinquante ans; et la première fois qu'il monte à cheval, il se tire de cette périlleuse épreuve comme un homme de trente ans. Le vieillard, comme un patriarche, avait rassemblé tous ses enfants pour demander à chacun vers quelle carrière il se sentait porté; le petit Pierre s'était prononcé pour les armes, et le vieillard joyeux avait consenti. L'oncle, le vieil évêque de Grenoble, fut appelé; les parents, les amis furent rassemblés. On discuta dans ce conseil de famille à quel seigneur serait envoyé le jeune novice. Il fut décidé que ce serait au duc de Savoie. Il part donc pour Chambéry avec son oncle l'évêque, non sans avoir reçu les pieuses instructions de sa bonne dame de mère: «Aimez, craignez, servez Dieu, mon fils; soyez humble et courtois, loyal, point médisant, sobre; soyez charitable envers les pauvres nécessiteux, et secourable aux pauvres veuves et orphe-

lins. » A ces conseils la bonne dame ajouta six écus d'or et un en monnaie. Comment Bayard, avec de telles impressions d'enfance, ne fût-il pas devenu ce qu'il fut par excellence, un honnête homme ?

L'éducation chevaleresque n'avait pas changé en apparence : les jeunes pages se livraient toujours aux mêmes exercices que Boucicaut. L'habileté dans ces exercices, le talent de bien manier un cheval, une bonne tenue, des manières toujours décentes et convenables, à la fois hardies et modestes, voilà ce que devait se proposer le jeune page, et ce que le jeune Bayard acquit promptement.

Les joutes, les tournois avaient repris faveur à la cour de France. Charles VIII en remplissait alors la ville de Lyon, et s'oubliait auprès des belles Lyonnaises, comme autrefois Charles VI auprès des *frisques* dames de Montpellier. Bayard vint à la suite du duc de Savoie. C'est là qu'il débuta, imberbe encore, en osant toucher tous les écus du sire de Vauldray, et il s'en tira si bien que les dames de Lyon disaient en leur peu gracieux langage lyonnais : « Vey-vo cestou malotru, il a mieux fait que tous los autres. » Le roi accepta du duc de Savoie, comme un présent, et confia au seigneur de Ligny le jeune écuyer de dix-huit ans qui venait de commencer sa carrière avec tant d'éclat. La maison du seigneur de Ligny, que le roi appelait

mon cousin, était réputée une des meilleures pour l'éducation des jeunes gentilshommes. Ce seigneur avait une compagnie qui tenait garnison à Aire en Picardie. Il y envoya Bayard. La réputation qu'il venait de gagner dans la joute l'y avait précédé. Ses futurs compagnons vinrent au-devant de lui et lui firent brillant accueil : ce n'était que jeune noblesse, gaie, joyeuse, très-disposée à dépenser l'argent de la famille et à faire dépenser celui du nouveau venu. Le plus facétieux de la compagnie, un certain Tardieu, lui dit : « Il est impossible que vous soyez venu tenir garnison sans écus ; il faut, à votre arrivée, faire parler de vous et acquérir la grâce des dames. Il y a longtemps que l'on n'a proposé de prix pour la joute en cette ville ; c'est à vous d'en proposer un. » Bayard consent ; mais, soumis au devoir et respectueux pour la discipline, il veut demander la permission au commandant. « Ne vous en souciez ; le capitaine Louis d'Ars nous l'a donnée pour toujours. Il n'est pas à présent ici, mais il reviendra dans quatre jours ; je prends tout sur moi. » Et de peur d'autre scrupule, le lendemain, au petit jour, le joyeux compagnon vient réveiller Bayard et lui amène un trompette : « Compagnon, lui dit-il, voici votre homme ; ne vous excusez plus. » Bayard, pris au lit, donna sa commission au trompette, qui alla en faire le cri par toute la ville et dans les garnisons voisines. La

joute eut lieu à trois coups de lance et douze coups d'épée à cheval le premier jour, et le second jour à pied à coups de lance et de hache, à la discrétion des juges et gardiens du camp. Bayard fut proclamé le mieux faisant. Il en fut tout honteux, s'excusa de l'honneur que les dames et seigneurs lui faisaient en lui remettant le soin de décerner les prix, et les décerna à son ami Bellabre et au capitaine David l'Écossais. Ces prix étaient un bracelet d'or de trente écus et un diamant de quarante.

Bayard, dans l'ordonnance du tournoi, se désigne : « Pierre de Bayard, jeune gentilhomme et apprentif des armes, natif du Dauphiné, des ordonnances du roi de France, sous la charge et conduite de haut et puissant seigneur Mgr de Ligny.... » Voilà un chevalier bien enrégimenté. C'est que le temps des chevaliers est passé. Cette compagnie de gentilshommes de la garnison d'Aire nous reporte-t-elle au xvi^e, ou au xvii^e, ou au xviii^e siècle? Je ne sais. C'est déjà la jeune et pétulante noblesse, déjà les braves et brillants officiers de la monarchie moderne; mais des chevaliers, point en vérité. En fût-on surpris, le temps des Bayard, des La Palisse, des Louis d'Ars, des La Trémoille, n'est plus le temps des chevaliers; qu'ils aient recueilli les plus brillantes qualités de la chevalerie, c'est son honneur,

c'est la trace de son influence sur le caractère français.

Les guerres d'Italie conduisirent Bayard en ce pays, et il y passa presque toute sa vie, toujours aux camps, vaillant, sage, loyal, prudent, généreux, aimé et redouté. Mais si l'on excepte son duel avec Soto Mayor et ce fameux tournoi de Barletta, de treize contre treize, où les Français ne furent point heureux, toute l'histoire militaire de Bayard se compose d'actions et d'entreprises qui n'appartiennent pas plus à la chevalerie qu'à toute guerre vivement conduite. Ce sont des rencontres, des surprises nocturnes, des coups de main, des embuscades, toujours fort habilement conçus et exécutés. « Le bon chevalier, qui toujours menait les coureurs. » Ce mot le peint bien. Il faisait la course, comme on dit en mer, sans toutefois s'éloigner beaucoup du gros de l'armée; car il était très-prudent et n'aimait ni l'indiscipline ni la témérité. Il n'entreprenait rien sans avoir consulté ses espions, qu'il payait bien pour n'en être point trompé. On ne se figure pas généralement le chevalier Bayard entouré de ses espions. Il était aussi avisé que vaillant, et l'on prisait autant son expérience et son habileté dans le conseil que sa valeur sur le champ de bataille. Il y portait la finesse naturelle de son esprit et la gaieté ordinaire de son caractère. Le chevalier Bayard avait toujours le

mot pour rire; c'est par là qu'il remettait le cœur au ventre des guerriers et que sa présence produisait tant d'effet. Son parti était toujours pris; il ne s'étonnait jamais de rien. Cette sorte de gaieté, très-philosophique, est restée dans le caractère français, et c'est elle qui fait supporter à nos soldats tous les malheurs : ils dînent d'une plaisanterie et couchent sous une plaisanterie, quand ils n'ont ni pain ni tente. Une déception est pour eux une plaisanterie du sort : à plaisant, plaisant et demi. C'est là cette certaine gaieté, confite au mépris des choses fortuites, que recommande Rabelais. La vie est légère à qui la traite légèrement.

L'empereur Maximilien assiégeait Padoue avec une immense armée, et La Palisse lui avait amené une partie de la gendarmerie française. La brèche étant ouverte, l'empereur fit savoir à La Palisse qu'il voulait faire donner l'assaut par les gentilshommes français, soutenus de ses lansquenets. La Palisse appela ses capitaines au conseil de guerre, c'est-à-dire à table, et, leur annonçant pour le dessert une communication importante, les engagea à bien manger : ce qu'ils firent, car c'était la fleur des gentilshommes français, autant d'Hectors et de Rolands, à qui rien ne pouvait couper l'appétit. Si le repas fut gai, il ne faut pas le demander. Lecture faite de la lettre impériale, ils se regardèrent tous

en riant, à qui parlerait le premier. Le sire d'Ymbercourt, que La Palisse avait pris à partie pendant tout le repas, prit la parole : « Par ma foi, mandez à l'empereur que nous sommes tout prêts. Il m'ennuie déjà aux champs, car les nuits sont froides et les bons vins commencent à nous manquer. » Tout le monde se mit à rire, et chacun donna son avis aussi joyeusement. Bayard seul se taisait, affectant de se curer les dents. « Hé puis ! l'Hercule de France, lui dit La Palisse, qu'en dites-vous ? Il n'est pas temps de se curer les dents. » Bayard, laissant alors son cure-dents, fit ce petit discours très-compassé, très-rusé et très-malin : « A entendre monseigneur d'Ymbercourt, il ne faut qu'aller droit à la brèche ; mais, comme c'est un passe-temps assez fâcheux pour des hommes d'armes que d'aller à pied, je m'en excuserais volontiers ; toutefois, puisque vous voulez que j'en dise mon opinion, je le ferai. L'empereur mande en sa lettre que vous fassiez mettre tous les gentilshommes français à pied pour donner l'assaut avec ses lansquenets. Pour moi, quoique je n'aie guère des biens de ce monde, pourtant je suis gentilhomme ; vous autres, messeigneurs, êtes tous gros seigneurs et de grosses maisons ; de même, beaucoup de nos gens d'armes. L'empereur pense-t-il que ce soit chose raisonnable de mettre tant de noblesse en péril et hasard avec des piétons,

dont l'un est cordonnier, l'autre maréchal, l'autre boulanger, gens de métiers, qui ne sont pas aussi jaloux de leur honneur que les gentilshommes? Mon avis, monseigneur, est que vous répondiez à l'empereur : que vous avez assemblé vos capitaines suivant sa volonté; qu'ils sont tout disposés à lui obéir, comme le roi leur maître le leur a commandé; que toutefois il doit entendre que leur dit maître n'a personne parmi ses ordonnances qui ne soit gentilhomme. Les mêler parmi les gens de pied, qui sont de petite condition, serait faire peu d'estime d'eux : il a force comtes, seigneurs et gentilshommes d'Allemagne; qu'il les fasse mettre à pied avec les gens d'armes de France, et volontiers ceux-ci leur montreront le chemin; ses lansquenets les suivront, s'ils jugent qu'il y fasse bon.» L'avis fut goûté, et l'empereur reçut une réponse à peu près dans les mêmes termes. Il assembla ses gentilshommes allemands. Mais à peine les très-hauts et très-dignes seigneurs du saint empire germanique eurent-ils oui la proposition d'aller à l'assaut à pied, qu'ils élevèrent un murmure d'indignation qui dura une grande demi-heure, si bien que l'empereur dut lever la séance. Le lendemain matin, on apprit qu'il était à quarante milles. De dépit, il était parti la nuit, en laissant l'ordre de lever le siège. La réclamation de Bayard était juste : pourquoi ces gentilshommes allemands re-

fusent-ils la besogne qu'acceptent les gentilshommes français? Bayard laisse percer son orgueil de noble, son dédain du vilain; mais qu'à cela ne tienne, il constate sa noblesse, il ne s'y roidit pas; il n'en ira pas moins à pied à l'assaut, si on le veut absolument: toujours prêt à tout ce qui n'entame pas le véritable honneur. Un peu plus tard, en montant à l'assaut de Brescia, on vit Gaston de Foix, duc de Nemours, prince du sang, général en chef, ôter ses souliers pour marcher plus vite sur un sol glissant: toute l'armée l'imita.

Comme on levait le siège de Padoue, les lansquenets mettaient le feu à toutes les habitations qu'ils quittaient. *Par charité*, Bayard fit demeurer sept ou huit hommes d'armes dans un beau logis qu'il avait occupé pendant le siège, pour le préserver du feu. Il n'aimait pas ces boute-feux. Une autre fois, il fit pendre deux des aventuriers qui avaient asphyxié 2000 personnes dans la grotte de Longaro. Il portait l'humanité et la loyauté dans la guerre, dans un temps où elle était souvent cruelle et perfide. Le duc de Chaumont, grand maître de France, gouverneur du Milanais, apprend qu'une armée de Suisses descend des Alpes. N'ayant pas assez de forces pour l'arrêter au pied des monts, que fait-il? Apparemment il fait détruire les vivres sur toute la route pour les affamer? Mieux que cela: il fait sur toute la route empoi-

sonner les barriques. Les Suisses arrivent, boivent comme des Suisses et meurent comme des mouches. C'était un procédé italien.

Le duc de Ferrare, ce fameux artilleur et cet homme instruit à qui l'Arioste a dédié son poëme, était alors allié de la France. Le pape Jules II, qui avait juré par le *corps Dieu* qu'il aurait Ferrare de gré ou de force, le fit pratiquer par un espion afin de l'attirer à lui. Le duc imagina de prendre le saint-père en son propre piège, gagna l'espion, puis vint tout conter à Bayard, qui était alors à Ferrare et se promenait en ce moment sur les remparts. Le bon chevalier loua et remercia le duc de sa franche et loyale conduite à l'égard de la France; mais il eut quelque peine à comprendre cette promesse de l'espion, que « dans huit jours le pape ne serait plus en vie. »

« Comment cela, monseigneur? Il a donc parlé à Dieu?

— Ne vous souciez, répondait le duc; mais il en sera ainsi. »

A force de causer, cependant, le bon chevalier finit par comprendre qu'il s'agissait d'aider le saint-père à sortir de la vie. En entendant le mot de *poison*, il se signa plus de dix fois, et, regardant le duc : « Eh! monseigneur, lui disait-il, je ne croirai jamais qu'un si gentil prince comme vous consentit à une si grande trahison; et si je le savais,

je vous jure sur mon âme qu'avant qu'il fût nuit, j'en avertirais le pape, car je crois que Dieu ne pardonnerait jamais un forfait si horrible. » Le bon chevalier était si indigné qu'il voulait que le duc lui livrât l'espion pour le faire pendre; mais le duc s'y refusa, et eut raison. C'est surtout avec les espions qu'il faut de la loyauté. Au reste, il ne comprenait pas les scrupules de Bayard. « Par le corps Dieu, monseigneur de Bayard, je voudrais avoir tué tous mes ennemis en faisant ainsi. La chose en restera là, puisque vous ne l'approuvez pas; mais, si Dieu n'y pourvoit, nous nous en repentirons. » Ainsi se trouvaient en présence avec un égal étonnement la politique italienne et la loyauté chevaleresque. Cette politique sanglante et vénéneuse avait été, au xv^e siècle, celle de Louis XI, de la guerre des Deux-Roses et des rois espagnols; elle fût devenue celle de toute l'Europe sans cette belle renaissance des sentiments chevaleresques qui, par la personne de Bayard et de quelques autres, vint faire honte à ceux qui conduisaient le monde de leurs crimes et de leurs perfidies.

Bayard ne voulait point empoisonner le pape, qu'il appelait avec une respectueuse terreur le *lieutenant de Dieu sur la terre*; mais le prendre, oui bien. Il y faillit de peu ce jour que le pape sortit de Saint-Félix pour se rendre à La Mirandole. L'embuscade était habilement placée. Les protonotaires,

clercs et officiers pontificaux qui précédaient, y furent pris, et le pape lui-même y fût venu sans une neige épaisse et violente qui se mit à tomber, presque à sa sortie, au point qu'on ne se voyait pas. « *Pater sancte*, lui dit son conseiller intime, le cardinal de Pavie, on ne peut aller par le pays tant ce que ceci durera; il faut rentrer. » Le pape rentra, et tout à coup, au moment où il passait le pont, arriva au grand galop Bayard et sa troupe. Le vieux pape sauta hors de sa litière et aida lui-même à lever le pont. Cette présence d'esprit le sauva; mais de la belle peur qu'il eut, il en trembla la fièvre toute la journée. Le bon chevalier ne pouvait se consoler d'avoir manqué un si beau coup.

Bayard faisait peu de cas des prises d'argent; il eût pu aisément s'en enrichir, et demeura toujours pauvre. Une ville d'Italie, qui avait à conjurer la colère du général français, apporta un jour toute sa vaisselle d'or et d'argent. Le général en fit don à Bayard; le bon chevalier l'accepta, mais se mit sur-le-champ à la distribuer, pièce par pièce, à tous ses compagnons qui étaient présents. On fut d'autant plus surpris de cette conduite, qu'on savait qu'en ce moment il n'avait pas dix écus vaillant. Distribuer tout l'argent et ne garder que la gloire, c'est toujours le plaisir des grandes âmes; c'était de plus un précepte de chevalerie. Quand le duc de Nemours et les jeunes incrédules seigneurs

français consultèrent ce fameux astrologue de Carpi, qui fit tant de prédictions justes, Bayard, pressé par eux, lui demanda s'il serait jamais *grand riche homme*. « Tu seras riche d'honneur et de vertu, répondit le vieillard, autant que capitaine qui fut jamais en France; mais des biens de fortune, tu n'en auras guère: aussi ne les cherches-tu pas.... »

Bayard aima dans sa jeunesse une demoiselle de la cour de Savoie, accomplie en toutes choses, sauf en richesse. Il la retrouva plus tard, à la même cour, mariée au seigneur de Fluxas. Ils s'étaient aimés honnêtement et s'aimèrent encore de même. Loin de chercher à ébranler la vertu de cette dame, Bayard fut le premier à lui déclarer qu'il n'espérait ni ne demandait rien: « Vous êtes la dame en ce monde qui, la première, avez conquis mon cœur par votre bonne grâce; je suis tout assuré que je n'en aurai jamais que la bouche et les mains: car, de vous requérir d'autre chose, je perdrais ma peine; d'ailleurs, sur mon âme, j'aimerais mieux mourir que de vous presser de déshonneur. » Bayard demanda seulement à la dame un de ses manchons: il voulait le porter dans un tournoi qu'il devait donner, à sa prière. Il y fut jugé le mieux faisant, de l'avis des gentilshommes et des dames; mais il refusa le prix en rougissant, et déclara que c'était la dame de Fluxas qui l'avait gagné par la vertu de son manchon. Le seigneur

de Fluxas, qui connaissait l'honnêteté parfaite du chevalier, ne conçut point de jalousie ; il alla droit à sa femme avec le seigneur de Grandmont, qui lui dit : « Madame, en présence de votre mari que voici, monseigneur de Bayard, à qui on donne le prix du tournoi, a dit que c'est vous qui l'avez gagné, au moyen du manchon que vous lui avez donné ; il vous l'envoie donc pour en faire ce qui vous plaira. » La dame, sans se troubler, car elle était sans reproche, répondit : « Puisque monseigneur de Bayard me fait ce bien de dire que mon manchon lui a fait gagner le prix, je le garderai toute ma vie pour l'amour de lui. Quant au rubis, puisqu'il ne le veut accepter comme le mieux faisant, je suis d'avis qu'il soit donné à monseigneur de Mondragon, car c'est celui qui a le mieux fait après lui. »

Comme la dame garda toute sa vie le manchon consacré par la valeur de son chevalier, le chevalier garda-t-il toute sa vie au sanctuaire de son cœur l'amour de sa dame ? Est-ce cet amour qui lui fit faire de si belles actions ? Il n'y paraît point. Au moins ce fut un secret bien gardé ; on ne voit ni Bayard ni ses compagnons de la guerre d'Italie porter des devises et jeter des défis en l'honneur de leurs dames.

Après la prise de Bresse, le droit de la guerre livra au bon chevalier toute une famille : une dame, ses deux jeunes filles, leur honneur, leur fortune,

Il respecta tout, et ne fit sentir, au lieu de violence, qu'une protection puissante et délicate. Tout le monde connaît cette touchante histoire. Une autre fois, le droit de l'argent, aussi détestable que celui de la guerre, mit en son pouvoir une jeune fille que la pauvreté conduisait au déshonneur. Il la trouva tout en larmes et ne voulut pas que son propre plaisir fût acheté par le désespoir d'autrui. Non-seulement il respecta et rendit à sa mère la jeune fille, mais il la dota et la maria. Nos vertus nous trahissent : le loyal serviteur n'a pu résister au plaisir de raconter ce beau trait de son maître; sans ce beau trait, pourtant, nous aurions pu croire à la chasteté du chevalier sans reproche, et supposer qu'il mourut comme Newton. Mais, non. Bayard faisait l'amour facile. Il avait un domestique adroit, chargé du plaisir de ses nuits.

La loi de chevalerie permettait l'amour et le mariage; je doute qu'elle autorisât le plaisir acheté. Ce titre si imposant de *chevalier sans reproche* donne le droit d'adresser ce reproche. Qu'il soit léger, je le veux. Bayard n'y perd rien et reste une de ces grandes figures de l'homme juste, qui apparaissent pour résumer une morale sublime; on a eu quelque raison de le comparer à Socrate, quoique Socrate tienne une bien autre place dans l'histoire de l'esprit humain et de la vérité. On a appelé *sans reproche* Du Guesclin, Barbazan, La Trémoille;

. . .

mais ce titre n'est demeuré attaché dans l'histoire qu'au nom de Bayard. On dit le connétable Du Guesclin, le maréchal Boucicaut, le sire de La Trémoille; mais on dit toujours le chevalier Bayard: il est demeuré le modèle du chevalier, et en a conservé le simple nom. Lui-même ne voulut point exercer de grands commandements; le roi lui donne mille hommes d'armes, il n'en veut accepter que cinq cents, et il ajoute que c'est déjà une bien grosse charge pour un homme qui veut faire son devoir.

Cela dit, retirer à Bayard le nom de chevalier, serait trop audacieux. Je me contenterai de dire que je vois dans Bayard le fruit le plus précieux de la chevalerie, mais non la chevalerie elle-même. On n'est pas libre d'imaginer la chevalerie, de la placer ici ou là et de lui tracer son idéal. Elle eut son époque, et l'on a vu ce qu'elle fut alors, vers quel idéal elle tendit. C'est assez dire que je n'identifie pas chevalerie et perfection. Bayard est déjà l'officier moderne, un excellent officier. Il obéit sans cesse, dépend toujours d'un corps d'armée, et s'en détache peu. Ses entreprises n'ont jamais un grand caractère d'aventure. Il est discipliné, comme le nouveau système de guerre y obligeait tout honnête soldat. Ses chefs n'eussent jamais rien exigé de lui contre l'honneur; mais, l'honneur sauf, ils pouvaient tout exiger. En deux mots, Dieu,

la dame, l'indépendance d'action, ne tiennent pas dans son caractère autant de place qu'ils en tenaient dans le type idéal de la vraie chevalerie. Ce type idéal, moins parfait peut-être à certains égards que la figure réelle de Bayard, n'était plus de ce siècle. Tout homme est de son siècle, tout siècle est original, et toute renaissance est bâtarde.

CHAPITRE XXVII.

I. François I^{er}. — II. Le duel entre souverains. —
III. Entre particuliers.

I.

Après la bataille de Marignan, François I^{er} voulut être armé chevalier par Bayard. Le bon chevalier lui donna l'accolade, puis, embrassant son épée : « Glorieuse épée, dit-il, qui aujourd'hui as eu l'honneur de faire chevalier le plus grand roi du monde, je ne t'emploierai jamais plus que contre les infidèles ennemis du monde chrétien. » Réminiscence des vieux temps : il y avait peu d'apparence que le bon chevalier fit jamais la guerre aux infidèles. Par cette accolade, François I^{er} reçut la dignité de chevalier, mais non les vertus, qui ne se transmettent pas aussi facilement.

Quoique Bayard meure à son service, et dans la septième année de son règne, je ne crains pas de dire qu'ils ne sont pas de la même époque. L'époque de Charles VIII et de Louis XII porte je ne sais quel caractère de simplicité antique, qui paraît dans la

physionomie de ces deux rois et de leurs contemporains. Celle de François I^{er} amena la galanterie de cour, les mœurs brillantes et corrompues, l'amour exclusif du plaisir et de tout ce qui le donne. Le xvi^e siècle commença son éducation avec la chronique du petit Jehan de Saintré, qui fit les délices de ses premières années, et la continua avec le *Roland furieux*, que l'Arioste livra au public l'année qui suivit la bataille de Marignan. Il n'apprit dans l'un et l'autre ouvrage ni le respect des femmes, ni celui de la chevalerie. Il vit dans l'un l'amour noble et fidèle dupé, la dame d'amour cachant une femme galante; dans l'autre, les généreuses exagérations de la chevalerie mises en relief et tournées en ridicule avec un esprit infini et une intarissable gaieté. Dépouillé des vieilles illusions, il prit de l'amour le positif et la volupté, et de la chevalerie, ce qu'elle a de brillant et de récréatif, comme ses tournois et ses fêtes, ce qu'elle a de flatteur pour nos passions françaises, l'impétuosité, le point d'honneur.

François I^{er} partagea cette éducation plus positive qu'élevée. On sait ce que furent ses amours; on a lu mille descriptions de ses fêtes dispendieuses à chaque occasion que présente un mariage, une alliance, une solennité quelconque; tout le monde enfin connaît sa désastreuse témérité. Déjà la bataille de Marignan s'était gagnée un peu par cette

grâce de Dieu en vertu de laquelle règnent les rois. On se trouva vainqueur par hasard et sans trop savoir comment. Cela est si vrai que nul historien n'a pu encore en présenter un récit un peu clair. La bataille de Pavie fut perdue apparemment par cette même grâce de Dieu qui permet les folies des rois. L'artillerie française, admirablement disposée, allait tout faire à elle seule ; la cavalerie n'avait qu'à attendre la déroute et s'élancer ensuite pour l'achever. Mais c'était un rôle bien secondaire pour un roi soi-disant chevalier, pour le roi de la gendarmerie française, pour un prince qui, dès l'âge de cinq ans, avait failli se casser le cou en tombant d'un cheval emporté. Et en avant donc ! Canons, taisez-vous ! François I^{er} se battit aussi bien que le roi Jean et avec le même succès. On dit qu'il s'écriait dans sa captivité, non pas : « Varus, rends-moi mes légions ! » mais : « Chevalier Bayard, que vous me faites grande faute ! Si vous, qui fûtes vaillant et expérimenté, eussiez été auprès de moi, mes affaires eussent pris un autre train et je ne serais pas sorti de mon retranchement. » Il s'apercevait un peu tard, le pauvre roi, qu'il avait été plus fou que chevalier.

II.

Du temps que sa réputation de roi chevalier n'était pas encore ruinée, on citait souvent son

fameux cartel adressé à Charles-Quint. Si le sort des peuples ne dépendait pas des querelles des rois, quoi de plus juste et de plus naturel que de laisser ces illustres querelleurs vider entre eux les différends issus de leurs passions ou de leurs caprices, sans verser d'autre sang que le leur? Mais je n'aperçois dans l'histoire aucun défi de ce genre qui ait été suivi d'effet. Philippe Auguste proposait à Richard Cœur de Lion de nommer de chaque côté quatre commissaires pour terminer leur discord. « J'y consens, répondit Richard, à condition que ces commissaires auront la lance au poing et que le roi Philippe et moi serons du nombre. » Philippe refusa sagement, et se soucia peu des railleries de la cour de son rival.

Pierre d'Aragon, disputant à Charles d'Anjou, frère de saint Louis, le royaume de Naples, lui offrit de trancher le procès par un duel. Le lieu désigné pour la rencontre était Bordeaux. Pierre s'y rendit. Charles, qui était à la fois le prince le plus habile de son époque et le moins esclave des préjugés chevaleresques, feignit de consentir, envoya des commissaires pour déterminer le champ même et les conditions du combat. Ils élevèrent mille difficultés et embrouillèrent si bien l'affaire que la rencontre devint impossible. Jamais les hommes de tête, qui se sentent capables de s'assurer la victoire par l'habileté de leurs mesures,

n'ont voulu la risquer dans les hasards d'un combat d'une heure, où l'adresse et la force du bras donnent l'avantage, où un faux pas peut tout perdre.

Jusque-là c'étaient les princes français qui se montraient politiques et repoussaient les provocations chevaleresques. C'étaient les rois d'Angleterre et d'Aragon qui adressaient ces provocations. Cela changea à l'avènement des Valois. La prudence passa d'un camp dans l'autre. Ce furent les rois de France qui provoquèrent et les rois anglais qui refusèrent. Le xv^e siècle fut trop sérieux pour ces folies. Mais voici François I^{er} qui traite la politique d'une façon nouvelle : ce gros garçon, comme l'appelait Louis XII, courait les filles dès l'adolescence. L'habitude qu'il avait du libertinage lui en fit adopter le langage jusque dans la diplomatie. Quand il concourut pour l'Empire avec Charles-Quint, il lui écrivit qu'ils devaient se considérer comme deux gentilshommes briguant les faveurs d'une même maîtresse, et que celui qui serait évincé devait accepter galamment sa disgrâce. Mais comme il arrive plus souvent en pareil cas que le rival malheureux s'irrite et provoque en duel le rival heureux, ainsi fit aussi le roi François après que Charles l'eut emporté. Il fit la guerre et fut battu. Sorti de la captivité de Madrid et doublement mécontent de lui-même, pour s'être fait prendre maladroitement et pour s'être plus maladroitement

délivré, François I^{er} trouva mauvais que l'empereur réclamât l'exécution du désastreux marché de sa délivrance; et, comme celui-ci l'accusait de manquer de parole, il lui écrivit qu'il avait menti par la gorge, tandis que c'était lui-même qui mentait. Il joignit à ce style de soudard un défi en règle, lequel fut solennellement présenté et prononcé à l'empereur entouré de sa cour, par le héraut d'armes de France en grand appareil, suivant les rites et traditions chevaleresques. Charles-Quint ne considéra ce cartel que comme une déclaration de guerre assez folle. C'eût été bénéfice certain pour François I^{er} de jouer des royaumes en champ clos avec tous les rois de l'Europe : il était le plus bel homme d'armes de France. Dans une des entrevues familières du camp du Drap d'Or, Henri VIII, le prenant à bras-le-corps, lui dit : « Mon frère, je veux lutter avec vous. » François, pour toute réponse, lui donna un croc-en-jambe qui l'étendit par terre. On rit de part et d'autre; mais qui sait si cette courte humiliation ne resta pas au fond du cœur du roi d'Angleterre?

Si le cartel de François I^{er} était déjà un anachronisme, combien plus bizarre fut, au siècle suivant, celui que le maréchal de Turenne reçut de l'électeur palatin! Le grand homme de guerre envoya au roi Louis XIV cette singulière lettre en demandant, pour la forme, la permission de se battre,

que le roi, on le devine, refusa. Enfin le ridicule accueillit, au commencement de notre siècle, le défi que l'empereur de Russie Paul I^{er}, ce maniaque rêveur d'une renaissance chevaleresque sous son despotisme de czar, adressa à Pitt et à plusieurs autres ministres d'Angleterre.

III.

Le duel n'a donc jamais été sérieux entre les souverains. Mais il l'a été trop longtemps, puisqu'il l'est encore, entre les particuliers. On aurait tort d'en imputer l'usage à la chevalerie. Le duel est dans les lois barbares sept ou huit siècles avant que la chevalerie n'existe. Toutefois ils sont sortis l'un et l'autre du même principe : l'homme se protégeant lui-même et lui seul.

Qui ferait l'histoire du duel aurait à y remarquer trois époques : celle du duel suivant la nature ; celle du duel adopté et réglé par les lois ; et celle du duel réprouvé par les lois. Deux hommes qui se haïssent se provoquent et se battent avec telles armes qui leur tombent sous la main : voilà le duel suivant la nature. Les voisins s'assemblent, regardent le combat ; leur conscience se révolte si l'un des adversaires a l'avantage des armes, s'il emploie la trahison, la ruse ; ils interviennent et rétablissent dans le combat une certaine équité.

De plus, leur superstition grossière, s'imaginant que le Dieu qui donne la victoire ne la peut donner au méchant, tire conclusion que le vaincu, c'est le coupable. Voilà le second âge du duel : c'est là qu'il en était chez les anciens Germains ; c'est ainsi qu'il passa dans leurs lois, et de leurs lois, plus tard, dans les grands monuments législatifs du moyen âge : les assises de Jérusalem, les coutumes de Beauvoisis, le vieux coutumier de Normandie. Non-seulement on l'y permit, mais on l'y régla, on l'y ordonna comme un procédé judiciaire. Il était si fort enraciné dans les mœurs, qu'il résista aux excommunications de l'Église, aux efforts de Louis IX et à ceux de Philippe le Bel, qui du moins réussit à en restreindre l'usage aux cas où la peine de mort pouvait être prononcée.

Comme on était en pleine chevalerie lorsque ces monuments législatifs furent rédigés, les règles du duel eurent une apparence chevaleresque et ressemblèrent à celles des tournois. Les combattants arrivent accompagnés d'un prêtre et de leurs parains ; ils sont tout armés ; ils se mettent à genoux, entrelacent leurs mains, et devant le juge, sur la croix, ils font leurs *derreniers serments*. Chacun d'eux jure qu'il a bon droit : on espérait que le coupable, en ce moment suprême, redouterait de se surcharger d'un parjure ; chacun jure encore qu'il n'a sur lui aucun charme ni sortilège. Aux

quatre coins de la lice les hérauts répètent l'express commandement de se tenir assis, de garder un silence profond, de ne prononcer un mot, proférer un cri, ni faire un geste qui puisse encourager ou troubler les combattants : sous peine de la perte d'un membre et même de la vie. On place les combattants, on leur mesure également le champ, le vent et le soleil. On fait sortir leurs parents. Le maréchal du camp crie trois fois : « Laissez-les aller. » C'est le signal. Le combat ne peut commencer avant midi ni se prolonger après que les étoiles ont paru au ciel : le défendeur qui résiste jusque-là a gain de cause. Le vaincu, mort ou blessé, est traîné hors de la lice, où l'on disperse toutes les pièces de son harnois. Même, suivant la coutume scandinave, pratiquée en Normandie, on le pendait ou le brûlait.

On voit aisément comment le duel est plutôt chevaleresque par la forme que par le fond. En chevalerie deux adversaires se provoquaient sur le point d'honneur ou sur la beauté de leurs dames, ou sur la valeur de leur nation : c'était la joute, souvent à armes courtoises, et toujours avec un nombre de coups limités ; le vaincu n'était pas flétri. Le duel, sérieux comme la loi, âpre comme la haine, n'admettait ni courtoisie, ni merci, et ajoutait à la mort l'infamie.

Un des plus célèbres fut celui de Legris et de Ca-

rouge, autorisé par le parlement en 1386. Carouge vengeait l'honneur de sa femme, qui comprenait le sien : il fut vainqueur. Mais on découvrit ensuite que l'écuyer Legris, qui fut tué, n'était pas le vrai coupable ; la dame, dans l'obscurité ou dans le trouble que lui causait l'outrage, avait cru le reconnaître et s'était trompée.

Le dernier duel autorisé fut celui de Jarnac et de La Châtaigneraie. La Châtaigneraie était un gentilhomme favori de François I^{er}. Il était brave et l'avait fait voir en mainte action de guerre. Mais, s'il avait la bravoure d'un chevalier, il n'en avait ni la modestie, ni la courtoisie. Sa grande taille, sa force, son adresse extraordinaire à tous les exercices du corps, lui inspiraient une insolence sûre d'elle-même, qui le faisait redouter à la cour, mais point aimer. Il était, en un mot, de la famille des matamores dont François I^{er} pouvait se dire le chef. « Nous sommes quatre gentilshommes, La Châtaigneraie, Lansac, Issé et moi, qui courons à tous venants. » La Châtaigneraie n'était pas moins bien vu du dauphin que du roi lui-même. Les gens médiocres, princes ou rois, subissent facilement l'ascendant de ces hommes à la taille et à la parole hautes, qui, appuyés sur une épée redoutable, répandent la terreur autour d'eux : ils semblent partager la crainte commune, tandis que leur rang suffit pour les mettre au-dessus de toute crainte.

Henri II avait un autre favori, Gui de Chabot de Jarnac, gracieux courtisan et dameret, bien différent de La Châtaigneraie. Jarnac obtenait les faveurs de sa belle-mère, Mme de Jarnac. Il confia ce secret au dauphin, le dauphin ne sut pas le garder. Diane de Poitiers, qui l'apprit, n'y vit aussitôt qu'une arme contre sa rivale la duchesse d'Étampes, dont Jarnac était le beau-frère: elle réclama hautement du roi la punition de ces scandales, afin d'en faire rejaillir quelque chose sur la duchesse. Les perquisitions remontèrent jusqu'au dauphin, qui se vit menacé d'une révélation honteuse pour lui. En courtisan dévoué et en spadassin intrépide, La Châtaigneraie couvrit son maître et soutint que c'était lui-même qui avait reçu et trahi la confiance de Jarnac. Celui-ci lui envoya un cartel; mais François I^{er} refusa constamment jusqu'à sa mort d'autoriser ce duel. Le permettre fut le premier acte d'Henri II. Triple infamie de ce roi: parce qu'il laissait peser sur autrui la responsabilité de sa vilaine action; parce que, ne doutant point de la supériorité de La Châtaigneraie l'épée à la main, c'était moins un duel, qu'il croyait autoriser, qu'un assassinat; et parce que, chef de la justice de son royaume, il permit le duel connaissant le coupable et connaissant l'innocent. Il n'est que Mme de Lafayette pour faire d'Henri II un roi chevalier. Le combat eut lieu en présence de toute la cour et des

ambassadeurs étrangers, dans la cour du château de Saint-Germain en Laye. La Châtaigneraie avait eu l'outrecuidance de faire préparer près de la lice un festin superbe et d'y convier tous les grands *après le combat*. L'événement fut bien différent de ce qu'on avait pensé. Jarnac s'était fait enseigner par un bretteur italien certains coups fourrés : d'un revers il trancha le jarret à son adversaire, qui tomba baigné dans son sang et, plein de rage, se fit mourir lui-même en arrachant l'appareil mis sur sa blessure. Les Suisses et les valets mangèrent le festin et pillèrent l'argenterie. La cour fut plus surprise qu'affligée. L'ambassadeur de Soliman exprima son étonnement de voir le roi de France permettre à deux de ses meilleurs serviteurs de s'entr'égorger sous ses yeux. A ce propos, Brantôme prouve que nous sommes supérieurs aux Turcs, puisqu'il est un genre de combats qu'ils ignorent et que nous connaissons. Le duc de Guise fit élever un mausolée superbe *aux mânes pies de François de Vivonne de La Châtaigneraie, chevalier français très-valeureux*; épitaphe où il y avait un mot de trop, celui de chevalier. Le nom de Jarnac est resté déshonoré par sa victoire, quoiqu'en lisant cette histoire on se sente visiblement porté pour lui. Tout dans ce duel est en contradiction avec la chevalerie, et la conduite trois fois méprisable d'Henri II, et le mensonge et la coupable assu-

rance de La Châtaigneraie, et la déloyauté du coup de Jarnac. La conscience publique en fut assez révoltée pour qu'on cessât dès lors d'autoriser le duel.

Quelques années plus tard, le tournoi disparut comme le duel légal, après une autre catastrophe. Dans les fêtes célébrées à l'occasion du mariage d'Élisabeth de France et de Philippe II, Henri II s'obstina à descendre dans la lice. Il n'était plus jeune : quarante et un ans. Sa maîtresse l'était encore moins : cinquante-neuf ans. C'était cette fameuse Diane de Poitiers, qui avait été la maîtresse du père avant de l'être du fils. Henri voulut, sous ses yeux, faire le jeune homme, montrer son adresse à cheval, sa force à rompre une lance. On s'efforça de l'en détourner au nom de la dignité royale. On lui cita même l'autorité des romans de chevalerie, dans lesquels les rois n'entrent point en lice ou n'y entrent que sous un déguisement. Il s'obstina et courut sans mésaventure les deux premiers jours. Le troisième il tint contre le capitaine de ses gardes, Montgomery, un des plus rudes jouteurs. Les lances se brisèrent ; Montgomery eut l'imprudence de ne pas jeter aussitôt le tronçon qui lui restait dans la main et qui atteignit le roi dans l'œil droit : le coup fut tel que les éclats du bois pénétrèrent dans le cerveau ; et, trois jours après, Henri mourut.

De la joute et du duel légal, également sup-

primés, sortit le duel libre. C'est ici que commence la troisième époque du duel, qui fut malheureusement la plus florissante et qui dure encore. Ce qui marque cette époque et ce qui en est le fâcheux caractère, c'est qu'on se cache pour se battre. Au fond, c'est un progrès : on ne se cache que pour les mauvaises actions ; quand se cachera-t-on pour faire la guerre ? Par malheur le duel est resté une de ces mauvaises actions (il y en a de plus d'une sorte) qui attirent plutôt la considération que le mépris du public. Aux différentes causes, aux griefs divers, auxquels précédemment répondait soit la joute chevaleresque, soit le duel judiciaire, répondit dès lors l'unique forme du duel, c'est-à-dire une rencontre devant deux ou trois témoins, dans quelque lieu écarté, à quelque heure indue du matin ou du soir. Depuis la plus grave injure jusqu'à la plus ridicule susceptibilité, tout se vengea par un combat où la vie de l'homme était toujours en jeu. C'est surtout sous les trois règnes des fils d'Henri II que le duel eut des effets terribles, puisqu'il y périt plus de huit mille gentilshommes. On allait prendre des leçons dans les salles d'armes d'Italie, où étaient les meilleurs maîtres ; on revenait chercher et provoquer les occasions de se faire une réputation de cour par de beaux duels. Voici, dans la fameuse rencontre de Quélus et d'Antraques, sous Henri III, quatre gentilshommes, Ri-

bérac et Schomberg, Maugiron et Rivarot, qui s'offrent à les seconder et tiercer, moins par inimitié qu'ils eussent entre eux que *par désir de mener les mains*. Trois siècles plus tôt, ces quatre gentilshommes eussent rompu chacun trois ou quatre lances de rochet et jeté leur feu sans verser leur sang. Trois d'entre eux furent tués. Quélus et d'Antragues combattaient *pour dames*. Quélus fut tué. Quatre morts et deux blessés sur six combattants. Le combat eut lieu sans armes défensives, hors des remparts, à trois heures du matin, sans autres témoins que trois ou quatre pauvres gens. D'Antragues avait apporté sa dague outre son épée, et Quélus, qui n'avait point la sienne, le lui fit remarquer. « Tu as donc fait une grande faute de l'avoir oubliée au logis, répondit d'Antragues; nous sommes ici pour combattre, et non pour pointiller au sujet des armes. » Brantôme, qui raconte tout cela fort gaiement, prétend qu'il y a à disputer là-dessus, quoique plusieurs soutiennent que, *par gentillesse chevaleresque*, d'Antragues devait laisser sa dague. La cour trouva ce combat fort beau et le compara à celui des Horaces et des Curiaces.

Malgré ce trait, le duel, sans diminuer en rien le vice de son principe, est resté généralement loyal, sous le contrôle des témoins. Les exceptions ont été marquées d'infamie.

Ce n'est point ici le lieu d'en poursuivre l'histoire dans le siècle suivant, où il fit encore fureur malgré Richelieu et Louis XIV, ou dans le nôtre, où il n'a fait que trop de victimes. J'ai seulement voulu ôter à la chevalerie une partie du poids qu'on fait peser injustement sur elle quand on l'accuse d'avoir introduit le duel dans nos mœurs.

CHAPITRE XXVIII.

I. Critique de la chevalerie par la Renaissance. — II. L'Arioste.
— III. Cervantès. — IV. Rabelais.

I.

Avant de prononcer sur la chevalerie les dernières paroles, il faut dire par quelles mains elle fut ensevelie. Jamais sépulture ne fut plus gaie. Elle fut portée en terre par trois de ces railleurs immortels qui font avec un éclat de rire l'oraison funèbre des vieilleries sociales.

C'est moins la chevalerie même qu'ils attaquèrent que la littérature chevaleresque. La chevalerie prêtait moins à la critique; ensuite elle était, au xvi^e siècle, moins dans les mœurs que dans les imaginations, moins dans les actions que dans les lectures. C'est par le crédit survivant de sa littérature que l'âge qui finissait empiétait sur l'âge qui commençait. Celui-ci, qui avait autant d'esprit qu'il acquérait chaque jour de science, de bon sens et de raison, réclama son droit. Il se

servit pour cela de l'ironie des gens de lettres et des décrets des souverains.

Vous pensez que les écrits firent peu d'effet et que les décrets en firent beaucoup. On ne lut peut-être pas les décrets : on dévora les écrits. On se fit un plaisir d'être en contradiction avec les décrets; mais on eût rougi d'être en contradiction avec des livres pleins de sens et d'esprit, qui avaient le succès d'une mode sans en avoir l'éphémère durée.

On mesurera la force de ces écrits à celle de l'engouement dont ils triomphèrent et qui possédait jusqu'aux rois et aux législateurs. Au comble de sa puissance, Charles-Quint interdit les romans de chevalerie à ce Nouveau-Monde qu'il eût été plus urgent de préserver du fanatisme et de la cruauté. Et, le décret signé, ce grand souverain, si grave dans l'histoire, s'enfermait dans son cabinet pour lire, sans qu'on le vît, *Don Belianis de Grèce*, une des œuvres les plus dignes de ses proscriptions.

Les romans de chevalerie faisaient alors de tels ravages dans le cerveau des jeunes Espagnoles, que les cortès s'en occupèrent comme d'une calamité publique. Les graves députés demandaient à l'empereur que l'ancien monde fût traité comme le nouveau, et tous les livres de chevalerie brûlés. Les mères, disaient-ils, laissent au logis leurs filles pour ne pas les exposer aux séductions du dehors,

..

et elles trouvent au logis même une séduction plus puissante. Le danger était moins grand en Italie et en France, où, avec plus de sang-froid dans le caractère, nous avons déjà Arioste et Rabelais. L'Espagne, toujours en retard, devait attendre encore longtemps Cervantès.

C'est précisément le désaccord des lectures avec les mœurs qui en faisait le danger. Au XIII^e siècle, un roman de chevalerie pouvait mener les jeunes gens à l'amour, mais à l'amour tel qu'il y était dépeint et tel qu'on le pratiquait alors : c'est-à-dire cet amour chevaleresque dont la condition essentielle était un effort constant vers toutes les vertus. Mettre les jeunes gens dans la voie de la passion était d'un effet bien moins funeste, quand cette voie était aussi celle des belles actions. C'était même là une sagesse profonde. Mais, les mœurs et l'amour chevaleresques ayant disparu, la voie de la passion fut dépouillée de ses ornements et de son but vertueux. Les jeunes cœurs n'y trouvèrent plus que la passion toute seule. Des romans de chevalerie, ils comprirent toujours les excitations aux plaisirs des sens ; mais ils ne comprirent plus, ou comprirent mal, ou ne surent pas utiliser habilement les excitations à la vertu. Cet art merveilleux de chatouiller le cœur, dont jadis la vertu partageait les bénéfices avec l'amour, ne profitait plus qu'au désordre des mœurs,

Cet ensemble harmonieux de rapports sociaux, qu'on appelle les mœurs, ne souffre rien qui lui soit étranger. C'est comme un corps vivant. Si quelques âmes trop généreuses, au lieu de contenir leur légitime enthousiasme pour la morale chevaleresque, concevaient l'idée folle d'en suivre les inspirations dans la pratique de la vie, ils ne trouvaient personne pour leur répondre, troublaient l'ordre de la société et ne recueillaient que du ridicule. La vertu est une au fond, mais ses formes vieillissent et changent.

Celui qui voyage à cheval et qu'un bras de mer arrête, doit quitter son cheval et prendre un bateau. Il serait bien insensé s'il prétendait poursuivre sa route sans changer de véhicule. Paladin, descends de ce destrier bardé de fer, quitte ces armes, cette devise, ces choses d'autrefois! Voici une rive du temps. Il ne s'agit plus de chevaucher, il s'agit de naviguer sur l'océan de la raison et de la science, en ouvrant les voiles au souffle du génie.

C'est un sacrifice de raison que fit le xvi^e siècle; le cœur et l'imagination se tenaient attachés à ces brillantes fictions, à ce noble transport d'héroïsme des romans de chevalerie. La raison vint les en détacher. Elle s'y prit avec tant de grâce qu'elle y réussit. Heureux les siècles qui rencontrent des censeurs aussi gracieux et d'aussi rians pédagogues!

II.

Arioste fut le premier : raillerie fine et légère, d'une élégance et d'un goût uniques, qui échappe à plusieurs, mais où l'Italie reconnaît la marque exquise de son gracieux génie, la beauté d'élite de ses enfants, l'esprit et la distinction de ces petites cours princières qui brillaient dans son sein au temps où elle était encore à peu près indépendante.

On voit bien par son œuvre même qu'Arioste avait beaucoup lu les romans de chevalerie. Il était tombé dans le même péché que Charles-Quint, aimant beaucoup ce qu'il proscrivait. De là peut-être aussi la délicatesse de sa critique : il raille la littérature chevaleresque comme on raille un ami ; non sans l'atteindre, certes, mais sans l'insulter. Le *Roland furieux* est lui-même un roman de chevalerie ; tout le trésor des inventions de cette littérature a été fouillé ; mais le malin poète en a tiré surtout les pièces les plus curieuses et les plus bizarres, pour composer le modèle des parodies. Cette parodie n'est pas, comme d'ordinaire, celle d'une seule œuvre, ou même d'une seule époque de la littérature dont je parle, mais de toute cette littérature. Charlemagne et ses douze pairs sont les héros ; mais tout ce que l'imagination et le cœur ont

semé depuis d'inventions et de sentiments dans ce champ de la chevalerie tourbillonne autour de leurs noms fameux. Je ne sais où l'Arioste a pris cette idée singulière de faire Roland fou d'amour. Boïardo l'avait déjà fait amoureux. Le Roland de la chanson de Geste l'est si peu ! On pourrait croire qu'ils ont voulu représenter les phases successives de la chevalerie. Et Roland, retrouvant son bon sens en même temps qu'il perd son amour, serait destiné à représenter le guerrier raisonnable des temps modernes, affranchi des folies de l'amour chevaleresque. Le bon sens de Roland, comme chacun sait, était dans une fiole, et cette fiole dans la lune, où Astolphe l'alla chercher. Cette fiole de verre logée en tel pays, c'est le cœur d'une femme.

Arioste ne peint que des situations chevaleresques; mais il leur donne une tournure si finement grotesque, qu'elles perdent à jamais leur prestige.

Angélique s'échappe du camp de Charlemagne, dans cette journée où la *gent baptisée* prit la fuite. En galopant à travers la forêt, elle rencontre Renaud. Renaud qui l'aime court après elle. Au milieu d'une rivière, Ferragus cherche son casque qu'il a laissé tomber dans l'eau en se désaltérant. Il attaque Renaud. Ils se battent. Angélique fuit. Après s'être bien frappés, ils s'avisent qu'ils combattent pour un bien qui leur échappe à tous deux, Mieux

vaut s'en assurer d'abord. Ferragus a un cheval, Renaud n'en a pas. Ferragus prend Renaud en croupe, et tous deux courent sur les traces d'Angélique ; ils reprendront plus tard le combat suspendu. La route se bifurque : ils se séparent, l'un prend à droite, l'autre à gauche. Ferragus se retrouve bientôt au point d'où il est parti, et recommence à chercher son casque avec une grande perche. Renaud rencontre son fidèle Bayard, ce merveilleux cheval qui entend la voix humaine : « Arrête, mon Bayard, ne bouge pas ! sans toi, je suis trop malheureux. » Bayard fait le sourd et ne court que plus vite. Angélique était arrivée au bord d'une fontaine ; elle se reposait cachée sous le plus joli buisson qu'ait peint un poëte. Arrive un cavalier qui s'assied tristement au bord de l'eau et répand les larmes et les plaintes les plus touchantes. C'est Sacripant, roi de Circassie. Angélique le connaît bien, pour avoir tant de fois repoussé ses prières. Mais ici elle a confiance en lui, elle veut le prendre pour guide, elle se montre... telle qu'une déesse, et, moins sévère qu'autrefois, lui jette les bras autour du cou. Non qu'elle veuille le guérir, elle veut seulement se servir de lui, et reprendre ensuite ses allures hautaines. Elle lui raconte comment Roland l'a emmenée du Cathay, et respectée toujours.

Forse era ver, ma non però credibile.

Sacripant y croit pourtant, et se promet en lui-même de ne point imiter le respect de Roland.

So ben ch' à donna....

Mais, au moment désiré, un cavalier arrive; Sacripant, furieux, monte à cheval et court sur lui; d'un coup de lance l'inconnu le jette par terre, puis poursuit sa route au galop. Sacripant se relève avec peine. Un messenger passe : « Avez-vous vu un guerrier couvert d'armes toutes blanches? — A telles enseignes qu'il m'a jeté par terre. Dis-moi son nom pour que je me venge. — Celui qui t'a renversé et pris ton honneur est une gentille demoiselle, Bradamante. » Et le messenger poursuit sa course. Sacripant, honteux et mécontent, prend Angélique en croupe et se met en route. Ils entendent un grand bruit : un grand destrier orné d'or arrive au galop, sautant les rivières, les buissons, brisant tout sur son passage. C'est Bayard. Sacripant veut le prendre et il reçoit une ruade. Mais il se laisse arrêter comme un agneau par la main d'Angélique, et le Circassien lui saute sur le dos. L'intelligente bête n'avait tantôt désobéi à son maître que pour l'attirer sur la trace d'Angélique. Survient en effet Renaud. Sacripant veut le combattre; mais le bon cheval, qui reconnaît son maître, recule au lieu d'avancer, avance au lieu de reculer, va à droite quand Sacripant

veut aller à gauche, se cabre, rue, se jette de côté : Sacripant prend le parti de descendre et attaque Renaud à pied. Il reçoit un coup terrible sur son bouclier. Angélique, craignant que Renaud ne soit vainqueur, excite son coursier et fuit. Un messenger arrive : « Vous combattez pour Angélique, et Roland l'emmena vers Paris ! » A ce mot le combat cesse ; Renaud, hors de lui, saute sur Bayard et le pousse vers Paris à bride abattue. Le messenger était le perfide émissaire d'un magicien : Angélique fuyait dans une direction toute contraire. C'est ainsi qu'ils courent tous les uns après les autres sans jamais s'atteindre : image de la vie aussi bien que satire des romans de chevalerie. Charmante Angélique ! Il lui vient à l'esprit qu'on pourrait bien douter de sa pudeur en la voyant mener cette vie vagabonde. Et quelles aventures ne subit-elle pas jusqu'au jour où, toujours courant à travers les forêts et les vallées, elle trouve un beau jeune homme blessé, un simple pâtre, Médor ! C'est lui qu'elle aime et à lui qu'elle se donne. En vain tant de princes et de paladins lui ont offert des royaumes et des noms glorieux ; en vain Roland l'a été chercher jusqu'au fond de l'Orient, et pour elle a rempli de ses exploits l'Inde, la Médie et la Tartarie. Un peu de beauté lui plaît plus que toute cette valeur.

Ils étaient heureux, s'écrie quelque part l'Arioste,

ils étaient heureux les chevaliers de ces temps. Dans les vallons, les cavernes obscures, les bois sauvages, repaires des serpents, des ours et des lions, ils trouvaient ce qu'on rencontre à peine dans les palais superbes, des femmes dans toute la fraîcheur de la jeunesse et dignes du nom de belles. Il ne semble pas au poète que dans ce monde fortuné, rempli de trop de séductions, la fidélité chevaleresque pût être rigoureusement gardée. C'est ce qu'il a voulu peindre dans la personne de Roger, le héros de sa prédilection, comme Roland l'est de son œuvre. Roger est l'ancêtre de ces ducs de Ferrare auxquels s'adresse Arioste. C'est lui qu'il comble de toutes les qualités aimables : il n'en fait pas un chevalier-moine, tant s'en faut. Roger, qui aime si tendrement Bradamante, qui en est si tendrement aimé et qui l'épouse à la fin, après qu'ils ont longtemps couru le monde en se cherchant sans se trouver, tantôt séparés par les événements, tantôt par la religion, tantôt par quelque enchanteur malin, Roger porte bien toujours Bradamante en son cœur ; mais avec quelle jeune et gracieuse fougue il se laisse entraîner par les occasions ! Il perd la tête pour Alcine, il la perd pour Angélique, et, sans l'anneau qui rendit invisible à propos la princesse de Cathay, quelle douleur pour vous, fidèle Bradamante ! Au reste, Arioste a sauvé l'ancêtre de ses protecteurs de tous les ridicules

des romans, et l'a doué d'une sagesse pratique et positive fort bien entendue. Quand il voyage sur l'hippogriffe, ne croyez pas qu'il reste toujours en l'air : chaque soir, il descend à l'auberge, évitant autant qu'il peut de se mal loger, et, tout pressé qu'il est de revoir Bradamante, il ne laisse pas de profiter de son voyage pour faire un petit tour d'Europe et visiter quelques pays qui n'étaient pas sur son chemin.

Tout autre est la figure de Roland. En lui prêtant cette folie d'amour à laquelle nul n'échappe tout à fait, même les demi-dieux et les êtres les plus farouches, Arioste n'a point diminué sa grandeur simple et primitive; il n'a point amolli les traits de cette rude image des temps anciens; il n'a point fait du héros des Pyrénées un dameret amoureux. Roland n'a qu'un amour, et c'est probablement parce qu'il n'en a qu'un, qu'il en est fou. Il rencontre aussi les occasions, il les dédaigne; il délivre aussi de belles demoiselles captives, il ne voit pas leurs charmes. Il lui faut Angélique, et, quand il aperçoit qu'elle ne peut plus être à lui, parce qu'elle est à un autre, il devient fou de cette folie effrayante et bizarre, si amusante et pourtant si grandiose. Même avant ce moment, les actions de Roland ont quelque chose de gigantesque, de terrible et de braque qui réjouit déjà, mais qui impose : soit dans cette caverne de brigands, quand il

leur jette à la tête cette lourde table qui en écrase les trois quarts, et que, prenant ceux qui restent, il les pend de sa main à un arbre; soit quand il combat l'orque, le monstre marin qui faisait sa proie des plus belles jeunes filles, ce monstre qui est encore le fléau de nos jours; il se jette avec sa chaloupe dans sa gueule énorme, sans autre arme qu'un câble et une ancre qu'il plante dans la langue du monstre pour lui tenir les mâchoires ouvertes, et alors il lui taille à coups d'épée la langue, la gorge et le palais. Quand Roland, par le secours d'As-tolphe, a recouvré la raison, il n'est plus le même, non-seulement que pendant sa folie, mais qu'avant sa folie: c'est qu'il a subi la dure leçon de l'amour. Comme il est devenu doux sans cesser d'être vaillant et terrible! Avec quelle touchante colère il venge la mort de son cher Brandimart! avec quel tendre désespoir il reçoit sa dernière confidence! C'est Achille écartant les mouches du corps de Patrocle.

III.

Les égards d'Arioste pour la chevalerie, Cervantès ne les eut pas. Cent ans s'étaient écoulés; l'Espagne n'avait pas été guérie par les décrets de Charles-Quint et les anathèmes des cortès. A une maladie opiniâtre, il fallait une forte médecine. C'est aussi à la littérature chevaleresque que Cervantès adresse

formellement sa déclaration de guerre. Mais Arioste l'accablait sous une fine poudre d'or peu à peu répandue. L'Espagnol change cette poudre légère en une grêle de ces cailloux qui meurtrirent plus d'une fois le pauvre chevalier de la Manche. Il est cruel, ce soldat blessé de Lépante, ce captif d'Alger, cet homme durci à toutes les misères, à toutes les souffrances de la guerre et de la paix, de la captivité et de la liberté. Sa main mutilée frappe rudement, comme la main de fer de Gœtz. Il n'y a que les enfants qui lisent son livre sans être émus pour don Quichotte. Sous cette grotesque forme du chevalier de la Triste Figure, j'aperçois toute la beauté morale du chevalier Bayard, aussi maigre que lui. Je ne connais pas de plaidoyer plus éloquent pour la chevalerie que celui du pauvre chevalier, attaqué dans sa noble et touchante folie par cet ecclésiastique insolent de la maison du duc de*** « Je suis chevalier, et tel je vivrai et mourrai, s'il plaît au Très-Haut. Les uns suivent le large chemin de l'orgueilleuse ambition; d'autres, celui de l'adulation basse et servile; d'autres encore, celui de l'hypocrisie trompeuse; et quelques-uns enfin, celui de la religion sincère. Quant à moi, poussé par mon étoile, je marche dans l'étroit sentier de la chevalerie errante, méprisant les richesses, mais non point l'honneur. J'ai vengé des injures, redressé des torts, châtié des insolences....

Je suis amoureux, mais seulement autant que la chevalerie errante m'oblige de l'être, et, l'étant de telle sorte, je ne suis pas des amoureux dérégés, mais des amoureux continents et platoniques. Je n'ai point d'intention qui ne soit droite; je ne songe qu'à faire du bien à tout le monde et à ne donner jamais lieu de se plaindre à personne; et si un homme qui pense et qui agit ainsi mérite d'être traité de fou, je le demande à Leurs Excellences. »

Allons, Cervantès, réponds à don Quichotte! C'est ainsi que je le trouve, ce fou, plus sublime encore que grotesque; c'est ainsi que la chevalerie, huée, bafouée, mise sur la croix du ridicule, inspira à celui-là même qui la perçait de ses railleries un type admirable de bonté généreuse et d'intrépide dévouement.

Mais le monde, qui se met plus volontiers du côté des fripons heureux que des dupes généreuses, comprit mieux le ridicule que le sublime du héros de la Manche, et l'auteur atteignit son but. Son œuvre, propre par la grossièreté même de quelques détails à devenir populaire, acquit une popularité européenne, qui sera toujours refusée aux formes délicates de l'Arioste. Toute l'Europe but cette médecine antichevaleresque, que quelques-uns jugèrent trop forte: ils prétendaient, ceux-là, que la lecture de Cervantès avait trop bien étouffé chez les Espagnols le vieil honneur castillan. Ils avaient peut-être

raison, non-seulement pour la Castille, mais pour l'Europe entière; et peut-être le livre de Cervantès est-il un de ceux qui ont appris à l'âge moderne la trop courte morale d'un bon sens étroit et positif, les avantages trop séduisants de l'utile sur l'honneur, de l'intérêt sur le devoir.

IV.

J'ai réservé Rabelais pour la fin, malgré l'ordre des temps. C'est lui le juge suprême, celui dont le regard universel voit de plus haut et plus loin, le gardien vigilant de la justice, de la raison et du bon sens, le cerbère d'un domaine trop souvent envahi :

Latratu regna trifauci

Personat....

Trifauci suffit pour cerbère, non pour Rabelais. Il a autant d'aboiements qu'il y a de choses au monde où peuvent se glisser la déraison et l'injustice.

Rabelais écrit d'abord un roman de chevalerie burlesque, premier germe de sa grande œuvre. Gargantua, transporté sur les nuées par l'enchanteur Merlin, allait combattre pour le roi Artus les Gos et les Margos. Les fées, les enchanteurs y jouaient un rôle. Mais tout était déjà renversé, puisque le héros n'était plus un chevalier, simple

mortel , combattant des géants , mais un géant terrassant de simples mortels. Ou Rabelais a jugé que l'Arioste avait assez fait la guerre à la littérature chevaleresque , ou il a trouvé la guerre plus opportune contre d'autres ennemis plus dangereux. Il est plus facile de trouver dans son œuvre des critiques de la chevalerie réelle que des romans de chevalerie , ce qui me fait penser qu'il est moins hostile à l'esprit chevaleresque qui anime ces romans , et , si je puis dire , à l'âme même de la chevalerie et à son principe généreux , qu'à quelques détails absurdes qu'il attaque avec sa verve mordante. Tel est l'abus des couleurs et des devises. « Qui vous meut ? Qui vous point ? Qui vous dit que blanc signifie foi , et bleu fermeté ? » s'écrie-t-il dans une sortie plaisante à propos de la livrée de Gargantua. Les devises, il n'en blâme point l'usage, mais le mauvais usage , ces jeux de mots plats , ces rébus ridicules dont les beaux de la cour faisaient parade : ils en ont , dit-il , enchevêtré leurs mulets , vêtu leurs pages , écartelé leurs chausses , brodé leurs gants , frangé leurs lits , peint leurs enseignes , composé des chansons. Voulant signifier espoir , ils font peindre une sphère (*sphæra* , *spera*) ; des pennes d'oiseau , pour peines ; l'ancholie , pour mélancolie ; la lune bicorne , pour : vivre en croissant ; un banc rompu , pour banque-route ; un lit sans ciel , pour un licencié : ho-

monymies ineptes, fades et barbares, contraires à la restitution des bonnes lettres et du bon sens public. Rabelais critique encore, et bien justement, la fausse gloire des lances rompues. « C'est la plus grande rêverie du monde, de dire : *J'ai rompu dix lances en tournoi ou en bataille!* Un charpentier le ferait bien. Mais louable gloire est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis. »

On sait ce plaisant chapitre où Panurge et ses compagnons déconfirent six cent soixante chevaliers bien subtilement. C'est une piquante raillerie de la fougue aveugle des chevaliers. Panurge, les voyant venir, tend sur le rivage une corde qu'il attache au cabestan du navire. Les chevaliers accourent bride abattue, et d'abord il en tombe quarante-quatre par terre, qui n'avaient pas soupçonné que le rivage fût glissant. « Messieurs, leur dit Panurge en ôtant son bonnet, je crains que vous vous soyez fait mal, pardonnez-le-nous, car ce n'est de nous, mais c'est de la lubricité de l'eau de mer qui est toujours onctueuse. » Il donne en même temps le signal de tourner le cabestan, et la corde, qui se roidit, jette par terre ceux des chevaliers qui étaient encore sur leurs pieds.

Voilà ce que raille Rabelais. Mais il ne raille point l'éducation chevaleresque, et dans celle de Gargantua il donne une large place à ces exercices du corps utiles et salutaires, dont l'enfance de

Boucicaut a offert un exemple. L'esprit chevaleresque, en ce qu'il a de généreux, il ne le raille nulle part. La société chevaleresque, cette société gracieuse, polie et libre de préjugés, il l'aime, il la fête, il l'accueille à portes ouvertes dans ce lieu choisi, ce séjour excellent, cette utopie délicieuse de l'abbaye de Thélème :

Ci entrez, vous, et soyez bien venus
 Et parvenus, tous nobles chevaliers,

 Afin qu'entretenus,
 Grands et menus, tous soyez à milliers,
 Mes familiers serez et péculiers :
 Frisques, galliers, joyeux, plaisants, mignons ;
 En général, tous gentils compagnons.

Ci entrez, vous, dames de haut parage,
 En franc courage. Entrez-y en bonheur,
 Fleurs de beauté à céleste visage,
 A droit corsage, à maintien prude (prudent) et sage.
 En ce passage est le séjour d'honneur....

..